

**L**e train ne s'arrête plus depuis longtemps déjà, les villes sont loin derrière nous.

La terre est presque nue sous le soleil qui se déverse d'aplomb. Aux rondeurs molles et langoureuses du paysage s'accrochent quelques douars muets, essaims de taupinières humaines que le pur hasard semble avoir brusquement stoppés dans leur envol. Où est l'eau en effet, où est la verdure ? Je ne vois pas d'arbres ou tout au plus quelques moignons squelettiques et dénudés. Ce ne sont dans ces humbles villages que murs aveugles, sans la moindre petite fente ouvrant sur la campagne, gardés tout autour par de doubles ou triples haies de figuiers de Barbarie. Rien d'autre sous la fournaise que ces touches de vert pâle aux dards rébarbatifs.

Tiens, voici enfin un arbre majestueux qui projette son ombre dense sur un pan d'ocre rouge puis, là, à main droite, n'est-ce pas un îlot tout vert que j'aperçois enfin ? Oui, cette explosion drue caracolant d'une colline dans le lit d'un oued pourtant à sec, c'est à n'en pas douter de la vie qui chante et qui rit.

Je jette un coup d'œil dans mon compartiment sur ma fillette endormie. Sa belle tête blonde repose contre le flanc d'une femme-tour-potiche aux traits ronds et luisants. C'est bien vainement que je tente de remercier cette dernière dont les yeux vides sont rivés à l'époux somnolent, assis en face d'elle. Ramassé sur lui-même, ce citadin aux mains molles croisées sur son ventre semble plutôt engoncé dans les capitons flasques de ses bajoues que dans son complet de bonne coupe.

Juste à côté de lui, un jeune homme très laid et très maigre avec une pomme d'Adam protubérante lit un journal. Soudain, je me sens défaillir, car l'éclat insoutenable de deux émeraudes très pures lisérées d'or vient de me traverser de part en part. Je ne puis que détourner les yeux devant une aussi irréaliste beauté.

Je ressors dans le couloir afin de contempler plus aisément le paysage.

La campagne, si elle est nue, n'en est pas moins animée. La mule, toujours harnachée de deux paniers profonds qui lui battent les flancs, reste ici le moyen de locomotion le plus pratiqué. Sur les nombreuses pistes, on en voit un peu partout trotter allégrement en secouant comme un sac de blé leur monture, à savoir invariablement un homme protégé d'un large couvre-chef.

Parfois, un chariot tire toute une famille avec des marmots qui nous font des grands signes.

Les paysannes n'ont pas l'air de vivre en recluses dans leurs fermes fortifiées. J'en aperçois une, en bordure de la voie, qui tire un seau hors du puits et encore une autre qui marche d'un pas rapide et les mains ballantes entre deux hommes. Une légère ondulation de terrain vient à me les cacher, mais une nouvelle modification de la perspective les ramène dans mon champ visuel. De très loin, cette image réduite à quelques éléments entre ciel et terre m'apparaît comme un merveilleux tableau vivant.

L'esthète que je suis, oubliant ses révoltes sociales, ne se lasse pas de ces paysages où pullulent tant de personnages aux postures bibliques : petits pâtres gardant des troupeaux de moutons, femmes ployant sous de lourds faix comme des bêtes de somme, vieillards à l'air de vieux sages en gandoura couleur de terre et enturbannés de blanc sale...

De retour à ma place près d'Élise qui vient de se réveiller, je contemple une scène tout à fait insolite : près de la porte, un homme d'une trentaine d'années, l'œil et le sourcil de jais dans un fin et doux ovale, caresse doucement les cheveux lisses de sa jeune épouse dont la tête repose sur ses cuisses.

N'ayant jamais vu nulle part dans ce pays la tendresse s'afficher avec autant de naturel et de simplicité, j'en suis toute retournée et je me plais à imaginer que j'ai là devant moi l'homme de demain.

Le si doux et gentil mari hèle le serveur qui repasse avec son chariot. « Monsieur désire-t-il un deuxième Coca-Cola ? »

Non, il ne s'agit pas de cela. Les yeux plissés malicieusement, le quémandeur fait le geste de celui qui réclame les espèces sonnantes et trébuchantes qu'on lui doit. Oui, il attend sa monnaie sur son billet de dix dirhams...

L'autre se frappe énergiquement le front, la mémoire semble lui revenir tout à coup... C'est le plus aimablement du monde qu'il tend des piécettes à l'homme assis qui les empoche, un sourire au coin des lèvres.

Le serveur n'a pas plutôt disparu qu'une discussion en arabe fuse dans tous les sens. Le mot « dirham » revient dans chaque réplique

Le couple obèse parle d'une voix proportionnelle à son gabarit, tandis que le jeune homme maigre intervient d'une voix agréablement timbrée tout en décochant à ses compagnons de voyage la magnificence de son regard pailleté d'or.

D'après les mimiques des uns et des autres, je crois comprendre qu'il est question des petites et grosses arnaques, irritantes et usantes, auxquelles on est confronté dans ce pays jour après jour.

Mon voisin de droite, que je n'avais pas particulièrement remarqué jusqu'alors, me résume en gros en français la teneur de la conversation : les commerçants, les gens de service, les fonctionnaires... seraient perpétuellement dépourvus de petite monnaie. À croire, dit-il, que le peuple ne paie qu'en gros billets ! Cette exclamation me rappelle un tout petit fait significatif datant de l'avant-veille.

À la banque où je changeais de l'argent, j'ai dû réclamer d'un ton poli mais ferme les deux dirhams manquants au guichetier qui est allé les quérir d'un air méprisant dans son propre porte-monnaie. « Monsieur, ai-je dit à l'employé impassible, c'est pour le principe, vous comprenez ? »

Y avait-il de quoi monter sur ses grands chevaux ? Que représentaient deux dirhams pour moi ? Trois fois deux dirhams, en tout cas, c'est exactement ce que gagne Fatima, la nièce d'Amina, en cousant trente sacs par jour. Le poids exact de deux dirhams équivaut ici au Maroc à un nombre relativement important d'heures de sueur.

La discussion s'éternisant, je me lasse de ces discours où je ne puis me glisser et je ressors dans le couloir, vite rejointe par mon traducteur. Au serveur qui repasse, ce dernier achète une orangeade à ma fille qui se plaint d'avoir soif. Il m'explique avec fierté qu'il travaille aux chemins de fer et voyage gratis, même en Europe. Il me parle du musée Beaubourg, puis enchaîne sans transition sur l'agriculture.

Je m'apprête à lui poser une question quand une pluie de verre s'abat à trois mètres de moi dans le couloir. Aussitôt, les gens bondissent hors de leurs compartiments.

L'homme aux yeux verts, lui aussi, s'approche. « Des campagnards ont jeté une grosse pierre, me déclare-t-il en français, ils sont jaloux ! »

Des gens jaloux de cette cargaison argentée qui peut s'offrir un moyen de transport moderne ?

Sans pouvoir en juger réellement, je relie plutôt cet acte à l'attentat islamiste qui a eu lieu la veille contre un hôtel de luxe à Marrakech, coûtant la vie à deux touristes espagnols.

« Des arbres en étoile », s'exclame ma petite à la vue de palmiers-dattiers à l'approche de Marrakech.

Le train glisse dans une banlieue d'ocre rouge où les cubes aux trouées noires des habitations me semblent moins sinistres qu'ailleurs.

Le train s'arrête. L'homme aux prunelles vertes prend Élise dans ses bras et la dépose sur le quai, puis il marche à nos côtés sur le quai dans l'embrasement de midi. J'aimerais lui dire que ses yeux vraiment magnifiques sont une grâce, mais dit-on ces choses-là à un inconnu ?

Je me contente de lui adresser un cordial au revoir.